

l'écume d'une mer en furie. Vers le Sud, nous apercevons Saint-Jean-d'Ulloa, Sacrificios, formant taches sombres sur la nappe blanchie des brisants qui les entourent.

Dans la journée, le général apprend par ses émissaires qu'une force ennemie, conduite par Carvajal, nous attend à Las-Vigas, au débouché du défilé et du col du même nom, où nous devons passer le lendemain. Nous allons donc faire connaissance avec ce personnage, panaché général et bandit; car avant d'être investi du haut grade dont il se pare, il courait les routes à la tête de bandes de guerilles réputés comme lui, entreprenants, pillards, cruels et faisant la terreur des pays qu'ils parcouraient, semant partout la ruine et la mort.

Le soir, arrive de Vera-Cruz le courrier apporté par le paquebot anglais; le général le retient provisoirement. N'ayant pas déjeuné, nous faisons, à 4 heures, un dîner déjeunatoire, fort médiocre même, car la tempête fait rage et nos cuisines en plein air ne peuvent rien produire de satisfaisant. D'autre part, nous sommes fort inquiets à l'égard de nos tentes que la bourrasque secoue avec acharnement, ce qui nous promet une nuit d'angoisses; car, si nos frêles abris sont renversés, il nous faudra rester à la belle étoile où il fait un froid intense qu'un immense feu de bivouac parvient à peine à atténuer.

La nuit, en effet, fut affreuse; je l'ai passée toute entière sans sommeil, allongé sur mon lit de camp, grelottant en tenant en main le poteau central de ma tente afin d'empêcher qu'elle ne soit renversée, disloquée. Aussi ce fut sans difficulté et sans regret que je mobilisai à 3 heures du matin, pour conduire et faire passer aux avant-postes le courrier qu'on avait gardé.

Ce bivouac de San-Miguel resta toujours du reste un de mes souvenirs les plus tristes, les plus douloureux; car, c'est pendant cette horrible nuit que j'eus le malheur de perdre mon père, et des milliers de lieues de mer me séparaient de son lit de mort! Si notre carrière de soldats pro-

cure souvent de grandes joies d'amour-propre, elle nous impose aussi de cruels sacrifices; car, à celui de notre vie qu'à chaque pas de notre mission guerrière nous devons offrir au destin, elle nous condamne aussi souvent à abandonner et à perdre ce que nous avons de plus cher au monde, nous laissant l'amer chagrin de penser que présents nous aurions pu les arracher à la mort!

Le 17 décembre, nous réservait de nouvelles émotions. Décidément la veine était à la noire! à 6 heures, nous nous mettions en route et le long, l'interminable ruban de la colonne s'allongeait derrière notre petit groupe, sur les longs replis d'une côte raide et cahoteuse, serpentant sur le flanc de la Cordillère, puis s'élevant très péniblement sur les pentes couronnées par le faite de la chaîne. Vers 9 heures, nous arrivons au village de la Hoya, situé à la naissance d'une petite vallée encaissée au fond d'un cirque qu'entoure l'amphithéâtre des hautes montagnes couvertes de forêts de pins gigantesques. A nos pieds passe un séduisant ruisseau d'eau glacée; l'endroit est propice pour faire une grand'halte et le général s'arrête afin de reposer ses troupes et permettre à la colonne Garnier de rejoindre. Vers midi, elle arrive et on se remet en marche.

En prévision d'une rencontre annoncée et possible de l'ennemi au delà du col, le général fait décharger les chevaux de son escadron et enlever les sacs d'une compagnie de chasseurs à pied d'avant-garde. Il se met en route précédé seulement de 4 chasseurs à cheval que suivent 4 chasseurs à pied.

Derrière lui et son état-major sont échelonnés: un peloton de chasseurs à pied, les chasseurs à cheval, une section d'artillerie de montagne, un détachement du génie, puis le 3<sup>e</sup> zouaves, et on s'engage dans un défilé inextricable; la colonne gravitant en lacets sinueux les dernières et rapides pentes de la haute chaîne. A quelques centaines de mètres avant d'atteindre le sommet et l'entrée du col, le général fait faire une dernière halte pour tendre le ressort et m'en-

voie à la queue de la colonne pour le prévenir quand elle sera arrêtée. Je dus redescendre pendant deux kilomètres environ et je me postai dans le fond d'une gorge assez large où la route fait un coude, ce qui me permettait de voir toute la colonne arrêtée au-dessus de moi. Quand le dernier élément eut fait halte je repartais pour rejoindre mon chef, lorsqu'un cavalier mexicain, débouchant d'un sentier de la montagne, m'approche et me dit en excellent français : « Capitaine, je viens faire une communication très importante et surtout très urgente au général qui marche en tête de la colonne. » Je le regardai avec surprise, j'ajoute avec méfiance même. Il le remarqua et reprit : « Je suis Français et viens le prévenir qu'il va tomber dans une embuscade qui l'attend au col pour le tuer lui spécialement. Je vois que vous êtes officier d'état-major et vous prie de l'aviser sans perdre une minute. » Fort ému de cette déclaration, je pressai mon cheval, lorsque j'entendis sonner en avant par le trompette du général. Alors mon messenger providentiel me dit énergiquement : « Mais, monsieur, il faut vous hâter, le général est tout près du col, il se remet en marche et il va tomber sous les balles des bandits qui y sont embusqués. » Alors, je pris un galop aussi allongé que le permettaient les rugosités du chemin et la difficulté qu'on éprouve à longer une colonne sans écraser les hommes; heureusement je montais un excellent petit cheval mexicain plein de cœur, énergique et adroit comme un chamois. Je rejoignis le général alors qu'il n'était qu'à cent mètres de l'étroit passage où on franchit le col. Il marchait le premier et tout seul en avant de ses officiers, n'ayant devant lui, à 30 pas, que deux cavaliers de pointe. L'approchant vivement, je lui criai : « Mon général, arrêtez-vous, ne faites pas un pas de plus ! » Il me regarda avec un étonnement placide, me croyant fou sans doute et continuant à marcher. « Mais, mon général, arrêtez-vous, répétais-je, en lui prenant le bras, vous allez tomber dans un piège, écoutez cet homme ! » Alors, il arrêta son cheval, regarda mon pseudo-Mexicain qui lui expliqua

qu'à 50 mètres de l'autre côté du col une embuscade de 50 chinacos était disposée pour le tuer à coup sûr, sachant qu'il marche toujours en tête de ses troupes; que, parti lui-même de Pérote, il les avait vu venir prendre position et avait fait rapidement un détour dans la montagne pour le prévenir et m'avait rencontré en débouchant sur la route.

Il n'y avait plus à douter. Alors le général remercia, serra la main de ce brave et dévoué patriote de France, et prescrivit aussitôt les dispositions qui auraient dû être prises plus tôt, toujours même. La cavalerie ne pouvant être utilisée dans un pareil terrain, la compagnie des chasseurs à pied passe devant elle. Les pièces de montagne sont mises à terre et attelées. Le général envoie quelques chasseurs pour fouiller la broussaille à droite et à gauche en avant de lui; mais, obligés de parcourir un sol de lave vitrifiée crevassé de toutes parts, ils n'avancent que lentement. Ils ont à peine gagné 20 ou 30 mètres de terrain que le général commet la faute de se porter en avant, ayant son trompette derrière lui. Nous le suivons de près, marchant par deux, car le chemin encaissé dans des blocs de roches volcaniques est très étroit; Willette et moi marchons côte à côte, derrière nous le capitaine Fourgue et les officiers d'ordonnance. Nous avons passé le point sommet du col et nous descendions légèrement de l'autre côté; mais nous ne voyons rien devant nous, que les deux chasseurs de pointe qui étaient à plus de 50 mètres en avant. Je commençais à croire à une fausse alerte et que l'apparition de nos chasseurs à pied avait fait se dérober les guerriers de Carvajal. Mais, soudain, le dessous du bois s'illumine de 50 éclairs jaillissant du sol, et une grêle de balles passent sur nos têtes et tout autour de nous. Mes regards se portent aussitôt sur le général; il ne bouge pas; donc il n'est pas touché; mais je vois son trompette chanceler sur sa selle et j'entends un cri derrière moi. Je me retourne et vois mon camarade Fourgue portant les bras à sa tête et paraissant s'affaisser sur son cheval;

je fais demi-tour et me précipite près de lui, il tombe dans mes bras, un jet de sang s'élançant de son front. A ce moment le cheval du trompette que ne tient plus son cavalier revient au galop en arrière et bouscule le mien si malheureusement que mon infortuné Fourgue m'échappe et tombe sur le sol; je le crois mort. Et comme en ce moment les chasseurs à pied qui nous ont suivi bondissent en avant du général et disparaissent sous bois, commençant à faire feu sur un ennemi que je n'ai jamais vu du reste, je cours rejoindre mon chef qui continue à avancer. A deux ou trois cents mètres plus loin nous sortons des bois et du défilé de la montagne, pour déboucher dans une vallée assez large. Le général fait mettre en batterie deux obusiers de montagne qui l'ont suivi; mais déjà l'ennemi a disparu derrière des mamelons; et, comme nos tirailleurs couronnent déjà leur crête, nos pièces ne peuvent ouvrir le feu. Notre cavalerie se porte en avant, mais le brouillard commence à couvrir le pays et on ne distingue plus rien au loin, si ce n'est des meules d'orge qui brûlent sur divers points. C'est la dévastation prévue qui commence; car nous prenons pied sur les hauts plateaux.

L'ennemi ayant disparu, le général rallie ses détachements, masse sa colonne et fait serrer son convoi; puis, précédé par une forte avant-garde, il se porte sur le village de Las-Vigas qui est à un kilomètre plus loin et y campe ses troupes.

Cette première journée où la poudre a parlé... pour ne rien dire du reste, est sans gloire mais non sans douleur, car ses résultats ne sont que tristes. Le capitaine d'état-major Fourgue n'est pas mort mais blessé mortellement; le trompette du général a la cuisse traversée; deux chasseurs à pied blessés grièvement, une poitrine traversée, un pied broyé. Et nous devons nous estimer heureux d'en être quitte à ce compte, car l'ennemi tirant à cent pas dans une cible où nous étions entassés, nous devons presque tous prendre part à la distribution. Et puis le destin est parfois bien singulier, car de nous tous, général et officiers d'état-major,

un seul n'avait jamais été au feu, c'était ce malheureux Fourgue! Il est d'autant plus extraordinaire que nous n'ayons pas eu plus de pertes, que les chinacos, comptant nous tirer à petite distance, avaient dans leurs fusils ajouté des chevrotines à la balle de la cartouche. Nous en avons eu la preuve en examinant les munitions trouvées sur les morts et les blessés laissés sur le terrain. Car nos gracieux adversaires ont aussi payé leur tribut : 10 tués et un fort nombre de blessés, parmi lesquels un de leurs chefs, Francisco Basquez, a eu le ventre traversé par une balle. C'est un officier qui commandait 150 hommes. On l'avait vu à Jalapa, deux jours avant; il y était venu pour voir le général redouté, afin de bien reconnaître sa victime. Du reste, il est mort en arrivant à l'ambulance.

La moralité qui ressort de cet épisode doit s'appliquer uniquement au général qui a eu le tort de rester à une place où dans une colonne, en présence de l'ennemi, ne doit pas se trouver un grand chef dont la perte peut être, à un moment donné, très préjudiciable au succès des opérations qu'il a préparées et qu'il a mission de diriger. Un général qui a le commandement supérieur n'a pas le droit de se faire tuer inutilement; son plus impérieux devoir est d'assurer le succès. Mais, marcher en tête est une manie qu'on retrouve trop souvent chez nos généraux et que j'ai déjà reprochée au maréchal Baraguay-d'Hilliers au matin de la bataille de Solférino.

Le général Bazaine fut du reste très affecté par la perte d'un excellent officier qui fit longtemps défaut à son état-major.

D'après les renseignements recueillis, l'ennemi, fort environ de 200 fantassins et 250 cavaliers, se serait retiré au village de Cruz-Blanca, à 7 kilomètres sur la route de Pérote, où nous le trouverons sans doute le lendemain. On nous promet même que nous serons attaqués pendant la nuit. En attendant cet événement peu vraisemblable, le quartier général s'établit du mieux possible, auprès de l'église, dans

une misérable case d'indien dont l'unique pièce nous servira de dortoir au général et à ses officiers.

Un incident fâcheux nous arriva dans la soirée; le troupeau de la colonne, 40 bœufs, s'échappa et dans l'obscurité, dans un épais brouillard, sous une pluie intense, il fut impossible de le rattraper. C'était une perte grave qui pouvait nous créer de sérieux embarras.

Le lendemain, il fait encore un temps affreux et les routes sont détrempées, mais le général a hâte de quitter ce voisinage de la haute chaîne où, dans ce coin de Las-Vigas, il semble qu'on doit toujours être dans les nuages; car, pendant notre séjour à Vera-Cruz, ces cimes de Pérote étaient presque toujours perdues dans la brume.

On se met en route par des chemins détestables, mais en un ordre qui permettra de faire face rapidement à la rencontre de l'ennemi. On arrive cependant à Cruz-Blanca sans avoir rien vu; mais on nous signale, à 3 ou 4 kilomètres devant nous, vers Cerro-Leone, des forces mexicaines, environ 800 hommes d'infanterie et une cavalerie assez nombreuse, commandés par Auréliano-Rivera, ayant comme lieutenant les généraux Quezada et Rodriguez. Alors le général s'arrête pour faire la grand'halte et grouper ses troupes.

A ce moment, le général Marquez, avec 150 cavaliers, nous rejoint; il vient de Las-Vigas où il était arrivé avec sa colonne qui y est restée; car ses troupes sont fort mal vêtues de vêtements de toile et ont beaucoup souffert du froid dans les gorges qu'il a parcourues, ayant couché sur le givre et le verglas.

Pendant la grand'halte, la cavalerie ennemie ayant l'audace de venir nous reconnaître, cause une alerte qui fait prendre les armes. Le général se décide alors à se débarrasser au plus vite de ces voisins trop importuns et se met en marche à midi se dirigeant vers Cerro-Leone. La cavalerie, les 300 chevaux de Marquez et l'escadron du 12<sup>e</sup> chasseurs que conduit le colonel Margueritte, son chef de corps

qui est venu de Vera-Cruz avec nous, doit explorer le terrain en avant.

Nous sortions d'un bois de grands sapins clairsemés, quand une fusillade assez vive s'engage avec nos éclaireurs, très près sans doute, car si le brouillard nous empêche de rien voir, nous entendons les balles passer autour de nous. Le général fait avancer rapidement l'infanterie et lance une compagnie de zouaves. Mais l'ennemi tient bon et ses projectiles nous arrivent toujours. L'engagement paraissant devoir être sérieux, il prescrit au général de Berthier de prendre le commandement des troupes et de mener le combat. Il reste de sa personne sur la route tenant sous sa main, comme réserve, le bataillon de chasseurs et la batterie de campagne. Cependant, la cavalerie de Quezada chargée vigoureusement trois fois par le colonel Margueritte lâche pied, et le général de Berthier occupe Cerro-Leone qui s'élève sur une éminence d'où on domine la plaine, car le brouillard vient de se dissiper. Le général Bazaine arrive au galop avec une section d'artillerie pour canonner un bois où a disparu l'ennemi; mais on reconnaît que celui-ci est déjà loin. En même temps, il apprend que l'infanterie, 800 hommes, nous attendait sur la route directe de Cruz-Blanca à Pérote et que, surprise par notre mouvement sur Cerro-Leone qui menaçait de la tourner sur sa position, elle s'est retirée.

Alors il fait sonner le rassemblement sur Cerro-Leone où on va s'établir, car il est facile à défendre.

Nos pertes, dans ce petit engagement, sont insignifiantes : 4 blessés, 2 chasseurs à cheval et 2 zouaves; mais l'ennemi laisse 37 morts et emmène un grand nombre de blessés.

Cerro-Leone est assez important et on y trouve encore quelques ressources. Aussi, puisqu'on a fait échapper notre troupeau, le fameux bœuf administratif faisant défaut, nos hommes mangeront des côtelettes et du gigot, car le général fait distribuer 150 moutons réquisitionnés. Et puis, on commence à pénétrer dans la zone des haciendas où fleurit...

le cochon, en abondance; et les tribus, les escouades se mettent bientôt au courant des achats collectifs des denrées d'ordinaire.

Il fait très froid, on est très mouillé, mais le bois ne manque pas pour sauver la situation. Du reste, une partie des troupes est établie dans des corrals ainsi que beaucoup de chevaux, à l'abri sous des auvents. Le quartier général est encore dans une case dont une chambre nous sert de dortoir. Le soir, à notre dîner, assez convenable du reste, s'assoient à la table du général, Marquez et son aide de camp qui doivent, le lendemain, retourner à Las-Vigas avec la cavalerie mexicaine, nous laissant seulement un détachement d'éclaireurs.

D'après les *dernières nouvelles*, il y aurait à Pérote des éléments de résistance sérieux : 1.800 fantassins, de la cavalerie, de l'artillerie, et enfin le fameux fort de San-Carlos serait bien armé. C'est encore là un vieux et noble débris, bien conservé paraît-il, de la puissance espagnole; c'est en somme un *fort d'arrêt*, ancien régime. Et nous espérons bien que tout cela ne s'évaporerait pas au seul bruit des fanfares de nos clairons.

Le 19 décembre se lève comme les jours précédents avec le froid, le brouillard et la pluie. Aussi on ne part qu'à 11 heures, et je puis aller voir le camarade Fourgue à l'ambulance. Il va un peu mieux mais... n'a pas repris connaissance !

Avant le départ, arrive un message qui nous montre déjà l'effet produit par notre apparition sur le plateau. Le Senor Francisco Bello, notable du village d'Altotonga, sis à 4 lieues de nous, dans la région montagneuse, demande à se soulever contre les exactions tyranniques des libéraux au nombre de 20, qui sont établis dans son domaine; il se chargera de les prendre si le général veut le secourir au besoin. On lui répond qu'il peut agir et qu'on le soutiendra.

Le général venait de faire partir des espions à la recherche de nouvelles de l'ennemi, lorsque se présentent deux Indiens

portant des marchandises et venant de Pérote. Ils annoncent qu'il n'y a plus personne dans la ville ni dans le fort. La veille, au soir et pendant la nuit, les habitants sont restés sur leurs terrasses, en armes, pour *empêcher les cavaliers de revenir après la bataille*. Cette note caractérise suffisamment l'esprit de la population ! Dans ces conditions, et le temps s'étant mis au beau, le général se met en route immédiatement. Nous allons donc revoir une ville après tant de montagnes sauvages et de villages désolés ! Le chemin est bon, les plaines sont couvertes d'orge sur pied; tout semble sourire; nous arrivons en vue de Pérote, mais voici venir une voiture qui sort de l'horizon : c'est l'alcade et le curé qui viennent au devant du général. Ils descendent de leur carrosse, le général met pied à terre et fait sonner halte. Les inconnus se saluent, se serrent la main et confèrent un instant. Puis, sur les ordres du général, le campement se met en route pour Pérote ainsi qu'un détachement du génie qui va reconnaître et prendre possession du fort San-Carlos, situé à 500 mètres de la ville, dans la plaine. Je l'accompagne, par ordre du général, afin de venir promptement lui rendre compte de l'état dans lequel il est et du parti qu'on en pourra tirer.

D'un premier et rapide examen, il ressort l'appréciation suivante : le fort San-Carlos est dans un état de désolation lamentable. Tout ce qui, à l'intérieur, était combustible est brûlé; la plupart des maçonneries ont été disloquées par la mine; un bastion est en partie écroulé et fait brèche. Dans les courtines, il reste encore quelques casemates habitables. Et pourtant cet ouvrage carré, à 4 fronts bastionnés, avec réduit intérieur formé d'un immense bâtiment avec cour intérieure, est d'une belle construction et d'une solidité remarquable. Les fossés sont larges et profonds, le chemin couvert est puissant et renforcé par de fortes demi-lunes sur trois faces. Les parapets ont un fort commandement sur la plaine et l'ensemble de l'ouvrage est habilement défilé des hauteurs voisines. En somme et malgré les dévastations

commises, on pourra encore tirer un parti important du fort San-Carlos.

Dès le reçu du rapport du commandant du campement sur les ressources que présente la ville pour l'établissement des troupes, le général arrête les dispositions suivantes : le génie et un bataillon de zouaves vont loger en ville ainsi que la cavalerie et l'artillerie, dont les chevaux seront mis sous des hangars. Il y avait une caserne mais elle est détruite. Le fort sera occupé par un bataillon de zouaves; quant au reste de l'infanterie, le général va lui-même le camper autour de Pérote.

Vers 3 heures, nous allons enfin nous caser dans une grande maison de belle et confortable apparence; j'emploie cette expression parce que ce qui nous serait le plus confortable y fait défaut, c'est-à-dire des lits et des cheminées; car le luxe d'un vaste et riche salon nous laissera toujours froids.

Le général campe dans une chambre à une de ses extrémités et les trois officiers de sa maison militaire en font autant à l'autre, dans une pièce analogue. Je dois reconnaître que nous prendrons nos repas dans une fort belle salle à manger, ce qui vaut toujours mieux que le plein air. L'immeuble appartient au Senor Perez à qui on attribue la douce possession d'une fortune de douze millions. Il est à Puebla et c'est son neveu qui nous reçoit fort gracieusement du reste. Nous y trouvons aussi deux étrangers, un Français et un Espagnol; ce dernier, gros richard de la Havane et grand brasseur d'affaires de chemin de fer, était il y a peu de temps à Paris et arrive de Mexico, en passant par Puebla.

Le lendemain matin, cet opulent havanais partait pour Vera-Cruz emportant fort obligeamment nos lettres privées pour la France. Tout en le remerciant de se charger de notre envoi, je lui déliai la langue et il me raconta des choses qui pour nous étaient des plus intéressantes. Le Président Juarez vit à Mexico comme un simple particulier, avec 35.000 piastres (192.500 fr.) d'appointements. Il n'a pas l'air d'être troublé par les événements qui se passent dans son pays; il

est vrai que c'est si loin de lui! Sa capitale est occupée par l'armée de Comonfort. Ce général y ménage tout le monde, surtout les étrangers; il maintient l'ordre dans la ville où on donne des fêtes et on s'amuse beaucoup.

Quand nous serons devant Puebla, il doit recevoir l'ordre de venir concourir à la défense de cette place; mais il refusera, ne voulant pas quitter la capitale pour avoir la faculté de l'abandonner à notre approche et traiter ensuite. Cette dernière révélation me fit comprendre et apprécier la solidité des convictions de nos adversaires.

A Puebla, la note est différente; ce n'est plus le « *Panem et Circenses* » qu'il faut. On abandonne les seconds pour sauver le premier, et les habitants fuient une ville qui va être investie et attaquée sérieusement cette fois. Enfin, entre Puebla et Pérote, tout est détruit. Ces nouvelles singulières nous causent un certain plaisir.

Mexico est une nouvelle Capoue et on dort dans ses délices; quant à Puebla, on y a peur et tout ce qui peut partir se sauve. Il n'y a que la finale de l'interview qui pourrait nous être désagréable, sans nous étonner cependant, puisque déjà nous sentons les résultats de cette destruction, car les vivres vont bientôt nous manquer.

C'est là que la stratégie administrative va primer la stratégie préparatoire des combats, et nous allons voir pour longtemps un chef d'armée subordonner ses opérations de guerre à celles nécessaires pour faire vivre ses soldats, ce que critiquent trop souvent et d'une façon regrettable certains écrivains militaires mal inspirés qui ne voient dans l'art de la guerre qu'un jeu d'échecs avec des *pièces* qui ne mangent pas!

Aussi et bien qu'une partie importante des troupes du corps expéditionnaire ait franchi les obstacles matériels que leur opposait une nature inclémente et ait pris pied sur les plateaux, à 30 lieues seulement de Puebla, leur objectif stratégique de combat, elles consacreront des mois à parcourir cette faible distance qu'une colonne bien approvision-

née traverserait en trois ou quatre jours au plus. Et pourtant les hommes, les bêtes, auront peiné toujours et marché sans avancer, usant leurs chaussures, ce qui est peu, mais aussi leur moral, ce qui est beaucoup !

Qu'on ne nous répète donc pas sans cesse : « Vivez sur le pays. »

---

## CHAPITRE X

### SÉJOUR ET OPÉRATIONS A PÉROTE

---

Pérote. — Séjour trop prolongé et monotone. — Hacyenda del Molino. — Peonès. — Désarroi des nouvelles de toutes sortes. — Situation difficile à Pérote. — Interview du colonel Facio. — Le protectorat. — Récompenses. — Le pulque. — Le Mescal. — Expéditions de ravitaillement. — Scène de Floriano. — Départ de Pérote le 21 janvier 1863.

Pérote, lors de sa nationalité espagnole, fut une ville importante, sorte de vaste gîte d'étape pour le grand mouvement de voyageurs et de produits qui se faisait entre Mexico et Vera-Cruz, voire même entre le Pacifique et l'Atlantique. En 1862, elle n'était plus qu'un désert où les témoins de son riche passé n'étaient plus qu'une fontaine au milieu de la grande place et où aboutissaient mystérieusement, par un souterrain, les eaux vives de la montagne, et son église dont le clocher contenait un merveilleux escalier en acajou massif. Toutes les habitations se ressemblaient à l'extérieur et ne se distinguaient que par leur étendue et le luxe de leur intérieur; elles sont toutes à rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse dont les eaux pluviales s'échappent par d'immenses gargouilles faites pour inonder les passants.

Il y avait autrefois de nombreuses petites industries qui n'existent plus. Quant au commerce il est concentré en quelques mains très larges qui cumulent volontiers. J'en connus un qui tenait : boucherie, épicerie, draperie, boulangerie, minoterie, café, menuiserie, etc... Ce croquant avait bien